

Les *Pierres Vives* de Bertrand d'Astorg

Jean-Luc POULIQUEN

metadata, citation and similar papers at core.ac.uk

bro

provided by Portal de Revistas

Recibido: 6 de diciembre de 2007

Aceptado: 22 de enero de 2008

RÉSUMÉ

Poète et critique littéraire, Bertrand d'Astorg (1913-1988) a été lié dès le début à l'aventure des Editions du Seuil qui ont joué un rôle important dans le paysage intellectuel de la France d'après-guerre. Sont étudiés ici trois de ces principaux livres qui constituent une séquence cohérente et majeure dans le développement de son œuvre. Celle-ci s'organise autour de l'amour de la Femme, tel qu'il a été évoqué dans la littérature occidentale à travers les siècles et sous les différentes formes qu'il a pu prendre. En poète, l'auteur propose une approche originale qui met en relief la relation complexe qui existe entre les sollicitations de l'existence et la création littéraire.

Mots clés: édition, critique littéraire, amour, occident, mythe, poésie, imaginaire.

Los *Pierres Vives* de Bertrand de Astorg

RESUMEN

Poeta y crítico literario, Bertrand de Astorg (1913-1988) se ha vinculado desde el principio con la aventura de las Editions du Seuil que desempeñaron un papel importante en el paisaje intelectual de la Francia de la posguerra. Se estudian aquí tres de estos principales libros que constituyen una secuencia coherente y principal en el desarrollo de su obra. Ésta se organiza en torno al amor de la Mujer, tal y como se ha mencionado en la literatura occidental a través de los siglos y bajo las distintas formas que pudo tomar. Como poeta, el autor propone un enfoque original que pone de relieve la relación compleja que puede existir entre las tensiones de la existencia y la creación literaria.

Palabras clave: edición, crítica literaria, amor, occidente, mito, poesía, imaginaria.

The *Pierres Vives* of Bertrand d' Astorg

ABSTRACT

Poet and literary critic, Bertrand d' Astorg (1913-1988) was dependent from the very start on the fortunes of the Editions du Seuil which played an important part in the intellectual landscape of France in the post-war period. Three of these principal books are studied here, which constitute a coherent and major sequence in the development of his work. All three are organized around the love of the Woman, such as was evoked in Western literature through the centuries and in the various forms which it could

take. As a poet, the author proposes an original approach which highlights the complex relation which exists between the meaning of life and literary creation.

Key Words : edition, literary critic, love, occident, myth, poetry, imaginary.

La collection *Pierres Vives* a été créée aux Editions du Seuil le 29 octobre 1945 par son directeur Paul Flamand. Il s'agissait pour lui, au moment où sa maison allait prendre en charge les collections de la revue *Esprit*, de pouvoir aussi s'en démarquer par la publication d'ouvrages qui ne dépendraient pas directement des choix d'Emmanuel Mounier et de son équipe.

C'est à Claude-Edmonde Magny que fut tout d'abord confiée la mise en route de cette collection dont le titre fut extrait d'une phrase du *Tiers-livre* de Rabelais: "*Je ne bastis que pierres vives : ce sont hommes*". Référence à une pédagogie appelant chacun à forger son propre langage et sa propre sagesse sans quoi les exemples inscrits dans la pierre ne sont que lettres mortes.

Prévu à l'origine pour publier de la poésie, des romans et des essais, *Pierres Vives* s'imposera comme une grande collection de critique littéraire, de laquelle quelques ouvrages, comme par exemple *Histoire du Surréalisme* de Maurice Nadeau ou *Le Degré zéro de l'écriture* et *Mythologies* de Roland Barthes, s'échapperont pour entrer dans le format de poche.

Mais des succès d'édition ne doivent pas cacher la richesse d'un catalogue, toujours à redécouvrir pour la diversité et la profondeur des sujets qu'il aborde. Parmi les tout premiers auteurs de la collection, se trouve Bertrand d'Astorg, poète et critique littéraire de haut rang, lié tout autant aux Editions du Seuil qu'à la revue *Esprit*.

Il est né à Pau en 1913, son adolescence dans les Pyrénées lui aura permis de rencontrer Francis Jammes et de se lier d'amitié avec Pierre Emmanuel. C'est lors de ses études à Toulouse qu'il fait la connaissance d'Emmanuel Mounier qui le décidera à venir à Paris. Là, il vivra en communauté avec Paul Flamand et Jean Bardet qui allaient tous les deux prendre en main les destinées des Editions du Seuil.

En 1945, mûri par la guerre qui lui aura fait traverser des expériences nombreuses et intenses (captivité, évasion, Ecole des cadres d'Uriage, Londres, Maquis de l'Yonne, Libération de Paris) Bertrand d'Astorg publiera dans *Pierres Vives* un essai dédié à Jean Paulhan qui s'intitule *Introduction au monde de la terreur*. En 1952, il proposera de même, *Aspect de la littérature européenne depuis 1945*. Ainsi se bouclera un cycle lié au grand cataclysme mondial où l'interrogation sur le destin collectif aura pris le pas sur un cheminement plus individuel.

Nous avons choisi de nous intéresser à une autre séquence qui commence avec *Le Mythe de la dame à la licorne* que *Pierres Vives* publia en 1963, se poursuit avec *Les Noces orientales* paru en 1980 et se termine avec *Variations sur l'interdit majeur - Littérature et inceste en Occident*. Ce dernier livre fut publié en 1990, deux ans après la mort de l'auteur, mais chez Gallimard cette fois, dans la collection *Connaissance de l'inconscient*. C'est avec une grande tristesse que l'auteur qui l'avait pourtant proposé aux Editions du Seuil, s'était vu refuser un manuscrit que nous considérons cependant dans le prolongement des deux autres.

"Il n'y a guère d'exercice de la poésie sans une tentative de connaissance universelle, il n'y a guère de connaissance de la poésie sans une ouverture à toute l'histoire de la poésie, par là de toutes les civilisations" fut amené à dire Bertrand d'Astorg à l'occasion d'un hommage rendu à Pierre Emmanuel¹. Nous pensons qu'il formulait aussi par ces quelques mots le mouvement de sa propre recherche. Nous allons maintenant nous attacher à en retrouver la dynamique et essayer d'atteindre les horizons vers lesquels elle nous conduit.

Le Mythe de la dame à la licorne

Avec cet ouvrage l'auteur nous entraîne au cœur de la forêt. C'est là qu'il va rencontrer cet animal mythique qu'est la licorne. Elle va lui permettre de développer une réflexion sur l'amour tel qu'il s'est imposé en Occident à partir du XII^e siècle. On sent d'emblée une parenté avec Denis de Rougemont dont l'équipe d'*Esprit* suivit de près les travaux dans les années trente. Mais Bertrand d'Astorg, en poète issu de cette vieille civilisation occitane qui a vu ses troubadours chanter l'amour courtois dans toutes les cours d'Europe, ne pouvait qu'aborder ce thème avec éclat et originalité.

Son livre est d'une grande liberté de forme qui mêle prose poétique, récit, fiction et analyse littéraire. Il se compose de deux cahiers et d'un carnet.

Dans le premier cahier, Pierre, le narrateur, raconte sa venue depuis Paris jusqu'à une forêt proche. Il y a quelque chose de bachelardien dans cette quête d'un élément végétal qui lui correspond. "*Dis-moi quel élément... je te dirais qui tu es*" explique l'auteur qui se confond avec le personnage de Pierre. C'est lui que l'on reconnaît d'ailleurs lorsqu'il exalte les Pyrénées de son enfance ou lorsqu'il évoque l'élément Air que ses nombreux voyages en avion lui ont fait traverser. Mais c'est la forêt qui a sa préférence et Bertrand d'Astorg l'a longuement fréquentée du temps où il possédait une petite maison près de Fontainebleau. Elle lui a permis : "*d'échapper à cette humanité que la ville a si bien digérée, hommes-murs, hommes-vitres, hommes-asphalte, froids et gris en hiver, suant et collant par temps de chaleur, au milieu desquels nous passons le moins clair de notre aimable existence.*"

Être accueilli par la forêt permet de se soustraire à la vie ordinaire, d'apaiser son angoisse d'être, de connaître un enchantement. Pierre se nourrit pleinement de sa substance et parcourt ses chemins qui mènent toujours à l'étonnement. Un objet

¹ Pour *Pierre Emmanuel*, Éditions du Seuil, Paris, 28 mai 1969, page 12.

oublié par l'homme en pleine nature est pour lui sensation d'une virginité souillée. Une croix sur une sépulture à l'abandon ravive la présence de la mort qu'il a côtoyée de près pendant la guerre. Une rencontre avec un garde forestier qui lui confie que sa vie bascula après qu'il eut aimé une gitane aperçue dans une chapelle abandonnée, avive son interrogation sur le secret des destinées. *"Il y a contenue dans la forêt une formidable charge de rêve. Elle transfigure les êtres qui lui sont accordée..."* révèle le narrateur qui ne souhaite plus maintenant que s'y enfoncer davantage pour voir venir à lui quelque animal fabuleux...

Dans son deuxième cahier, Pierre évoque une invitation peu d'années après la guerre dans une maison que des amis possèdent en lisière de forêt. Il s'agit d'un couple formé par Béatrice et Bertrand. Avant la guerre, il y avait eu des sentiments entre Pierre et Béatrice. Elle était encore adolescente, les familles avaient fait le nécessaire pour que la relation tourne court. Pendant la guerre, Béatrice avait épousé Bertrand plus âgé qu'elle. De la guerre, Pierre écrit qu' *"elle est toujours semblable à un pays perdu, marais, montagne, forêt ou désert selon l'expérience de chacun, que l'on traverse pour resurgir de l'autre côté après des mois, des années : autre, simplifié, lucide aussi et séparé, cette fois, à tout jamais de son enfance et de ceux qui firent d'elle un temps d'apprentissage et d'enchantement"*. Il n'a plus de sentiments pour Béatrice même s'il sait que sa capacité de séduction sur elle est encore intacte. Le séjour s'écoule à la manière de la vieille noblesse d'antan : promenades à cheval, soirées de poésie, lectures, échanges littéraires. Un soir pour échapper à l'ambiguïté de sa relation avec Béatrice, Pierre part en forêt avec son cheval. C'est alors qu'il est rattrapé par la licorne, *"sa crinière soyeuse volait sur son front ; le mouvement faisait courir sur son pelage des frissons brillants et flotter sa queue épaisse. Tout son corps exhalait une lumière cendrée ; des étincelles jaillissaient parfois de ses sabots. Elle galopait la tête dressée comme pour porter haut la corne terrible, où des nervures nacrées s'enroulaient en torsade régulière"*. Elle semble de son regard profond vouloir lui adresser un message qu'il ne sait interpréter.

Cette expérience fantastique est l'occasion d'un moment fort entre Pierre et Bertrand lors d'une soirée où ils se retrouvent en tête-à-tête alors que Béatrice part à son tour avec son cheval explorer la forêt. Bertrand est lui-même hanté par la licorne dont il tente de percer le mystère aux travers des tapisseries qui la représentent, aussi bien au musée de Cluny à Paris qu'à celui du Cloisters de New-York. Bertrand n'ignore rien de ce mythe venu du fond des âges, qui a traversé l'Asie et l'Orient pour se fixer en Occident au Moyen-âge. La licorne est un animal sauvage et intouchable, seule une vierge peut porter sa main sur sa corne redoutable sans que celle-ci ne la transperce. Il distille pour Pierre l'éllixir de ses recherches. Dans *Les Noce orientales*, le livre qu'il écrira par la suite, Bertrand d'Astorg y reviendra : *"des esprits subtils ont cru découvrir dans l'image de la bête fabuleuse, licorne ou unicorne, que l'on voit sur quelques tapisseries européennes entretenir avec une dame des rapports énigmatiques, la représentation d'un mythe selon lequel la femme déjà mariée, et même génitrice, pouvait accéder à une deuxième virginité, d'une nature incertaine, pour l'offrir au poète, qui la chante, en promesse de joie et d'impossible amour"*. La soirée va se terminer de façon tragique, Béatrice est ramenée morte de sa promenade, le cœur transpercé par un épieu. Ou une corne ?

La dernière partie du livre est constituée d'un carnet rouge qu'avant de mourir, Bertrand a demandé à sa nièce de faire parvenir à Pierre. Nous sommes en présence d'un pur travail de critique littéraire : la recherche de la permanence du mythe à travers huit siècles d'écriture, accompagnée d'une méditation sur les fonctions et les pouvoirs de la littérature.

Nous voici tout d'abord avec *Atala* que Chateaubriand fait mourir d'un poison pour respecter le vœu de virginité que sa mère prononça pour elle. C'est ainsi qu'elle échappe à l'amour qui le liait au guerrier indien Chactas. Puis dans *La porte étroite* de Gide, c'est Alissa que sa volonté de perfection écarte de Jérôme. La Princesse de Clèves quant à elle repousse Monsieur de Nemours et "*meurt d'amour par crainte d'avoir un jour à connaître, selon la loi de la terre, la mort de son amour*". Dans les livres qui suivent : *La Nouvelle Héloïse*, *L'Émigré*, *Volupté*, *Le Lys dans la vallée*, c'est la même dialectique qui est à l'œuvre. Rousseau, Sénac de Meilhan, Sainte-Beuve et Balzac dépeignent des femmes à la fois données et retenues. "*La douce, la sainte Mme de Mortsau est à son lit d'agonie : mais cette agonie est une suite de sursauts et de révoltes. Car la licorne n'est pas seulement une bête de soumission ; sa nature, si elle n'est pas retenue par la promesse et l'amour, la pousse à des courses et des écarts terribles*" écrit l'auteur.

Nous sommes à la charnière des années soixante, avant la grande secousse de mai 68 qui va s'employer à mettre à bas tous les mythes et tous les interdits. En explorant l'imaginaire d'écrivains qui ont décrit ces femmes-licorne, Bertrand d'Astorg s'est inscrit dans une perspective tout autre. Il y a chez lui la foi en la littérature pour amener sur un autre plan des questions insolubles dans le réel.

Les Noces orientales

Ce livre prolonge dans sa forme la dernière partie du précédent. C'est une étude qui a pour sous-titre : *Essai sur quelques formes féminines dans l'imaginaire occidental*. Pas de fiction donc pour aborder le sujet choisi mais la traversée d'une multitude d'œuvres qui témoignent de l'ampleur de la culture de Bertrand d'Astorg. Pour la méthode on pourrait faire une comparaison avec un autre critique littéraire que nous avons déjà mentionné, Gaston Bachelard. Dans les deux cas, il y a un appétit de lecture énorme qui permet au livre de fourmiller de références. Ici, elles seront littéraires certes, mais aussi picturales et musicales. On imagine la somme de notes prises par les deux auteurs afin de regrouper les citations choisies en fonction des chapitres qui organiseront le livre. Toutefois une différence se fait jour entre Gaston Bachelard et Bertrand d'Astorg. Le premier utilise des concepts qu'il emprunte ou qu'il crée lui-même comme méthode d'entrée dans le texte, celui de complexe par exemple ; le second est animé par le pur plaisir de la lecture, il rend compte, il évoque, il synthétise, il analyse aussi, mais sans appareil théorique. Cette distinction d'approche pourrait être liée aux œuvres choisies elles-mêmes. Bachelard évoluait dans un univers poétique qui commençait avec le Romantisme pour se terminer avec le Surréalisme et ses immédiats successeurs. Le Romantisme sera plutôt pour Bertrand d'Astorg, un horizon au delà duquel il s'aventurera peu dans cet essai. Il est

certain qu'il va s'intéresser au voyage de Nerval en Egypte, à Rimbaud, à Nizan, mais auparavant il se sera longuement attardé sur des œuvres et des auteurs qui ont charpenté notre culture classique occidentale. Sa formation en donne une explication. L'auteur a suivi jusqu'à l'âge de 14 ans une éducation à la maison avec des précepteurs. Il se souvient dans *Les Noces orientales* qu'à six ans il traduisait les vers latins de Virgile avec son grand-oncle. Bachelard né une génération avant lui, regrettera durant ses études au collège de n'avoir pas étudié le latin. Le clivage Lettres modernes/Lettres classiques nous semble ici opérer en profondeur dans le traitement que chacun fera de la littérature. Selon le point de départ, les unes prédomineront sur les autres. Les nombreuses notes de bas de page du livre nous montrent que Bertrand d'Astorg n'ignore rien des dernières productions de son temps. Il fera allusion aux recherches de Michel Foucault, au film de Pasolini lorsqu'il abordera le thème de Médée, seulement il avancera dans la dynamique d'une investigation qui lui est propre, et qui a suffisamment confiance en elle, pour ne pas se prêter à telle ou telle concession à la pensée ambiante. C'est ce qui en fait toute l'originalité, elle invite à une découverte ou une redécouverte d'œuvres que la production contemporaine a trop vite recouvertes.

Mais pour un poète, l'écriture prend toujours sa source dans ce qui alimente son imaginaire. Dans le précédent ouvrage, c'était la forêt qui avait déclenché la quête de la licorne. Là, c'est la rêverie d'enfance qui est le point de départ de ce voyage. "*Chacun, de son enfance, retient quelques-uns des mots clés qui lui ouvrirent les portes d'ivoire ou de corne sur ce 'n'importe où, en ce monde', où s'établira la patrie de ses songes : pour moi, un seul - Orient*" confie l'auteur au début de cet essai. Il poursuivra un peu après: "*Ma rêverie, innocemment, m'entraînait dans des vagabondages lointains: je ne m'étonnais pas de traverser seul les déserts, d'aborder dans des ports des tropiques où j'étais seul de ma blanche espèce*" et il précisera encore: "*Je n'étais pas encore en âge de surprendre, derrière la tenture, la divinité ou la jeune mère, de qui je devinais, cependant, désirais la présence, comme tout enfant*".

La femme, comme dans le précédent ouvrage, reste le pivot de l'écriture. C'est autour d'elle que s'organise la confrontation entre l'Orient et l'Occident. *Les Noces orientales*, tel est bien le titre de l'essai que l'auteur dédie à "*celle que le destin de sa famille, issue de Damas aux jardins fertiles, porta par les escalas d'Alexandrie et d'Athènes jusqu'à la rive gauche de la Seine*", sa propre épouse.

Alors, il va s'attacher à montrer comment la littérature occidentale à travers les siècles a mis en scène ces amours par delà les frontières. Le tableau est assez sombre. Virgile dans l'*Énéide* raconte comment Énée abandonne Didon à Carthage pour aller fonder Rome. Elle n'en survivra pas. Euripide consacre une tragédie à Médée que Jason a écarté de son royaume de Colchide, au pied du Caucase, pour la trahir ensuite à Corinthe avec Créuse, la fille du roi Créon. Médée se venge sur Créuse par le poison puis tue les deux enfants qu'elle a eus avec Jason avant de s'enfuir dans le ciel sur un char que le Soleil lui a envoyé. Plutarque puis Shakespeare diront comment la mort unira à jamais les amants *Antoine et Cléopâtre* après leur défaite à Actium contre les armées d'Octave.

Bertrand d'Astorg poursuit avec le personnage de Salomé, incarnation suprême de la séduction orientale. Elle obtiendra d'Hérode la tête de Jean-Baptiste. En nous

rappelant comment Gustave Moreau pour la peinture, Massenet et Richard Strauss pour la musique, Mallarmé, Flaubert ou Oscar Wilde pour l'écriture, l'ont représentée, il nous fait mesurer l'impact du mythe sur l'imaginaire européen de la fin du XIX^e siècle.

Court à travers les siècles, un même appel vers l'Orient dont Bertrand d'Astorg tente de déceler le ressort caché. *"L'Orient est le lieu de l'imaginaire où l'amour promis est plaisir et péril, mais où le péril même est merveille de l'amour. Un certain Occident clos, raciste, endogame n'y aura jamais le dernier mot"* note-t-il. La lecture qu'il donnera du *Roland furieux* de l'Arioste ainsi que de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, deux fables héroïques italiennes écrites au XVI^e siècle, continueront d'étayer le propos. A la Renaissance, les Croisades sont toujours source d'inspiration. Le Tasse y imaginera les amours du chrétien Tancredi avec l'Ethiopienne Clorinde qui se termineront aussi dans le sang.

Que l'on suive les voies de la terre ou celles de la mer, que l'on aille en Chine avec Marco Polo, aux Indes avec Vasco de Gama, ou bien au delà de la Perse à la recherche du Royaume du prêtre Jean, l'Orient est à chaque fois promesse d'enchantement et d'épanchement d'un désir qui n'a pu totalement s'accomplir en Occident, qu'il soit d'ordre matériel, sensuel ou spirituel.

A la différence du *Mythe de la dame à la licorne*, Bertrand d'Astorg a écrit cet essai après mai 68, dans des années de contestation du modèle occidental, de contre-culture et d'une nouvelle quête existentielle qui amènera de nombreux jeunes gens à prendre le chemin de l'Inde. Sans doute a-t-il voulu à sa manière, riche de son passé, de sa capacité à pouvoir porter des regards englobants, faire bénéficier de la parole d'un aîné. C'est celle d'un poète qui n'a pas cédé à l'illusion de la table rase et qui sait que les grandes créations littéraires nous enseignent ce qui depuis l'origine travaille au cœur de l'être humain. *"L'ère des noces spirituelles est sûrement commencée, qui transfuse dans l'esprit de l'Occident quelque chose de la fidélité de l'Orient au sacré de chaque heure, de sa recherche des relations de chaque vie à l'univers : l'œuvre de plusieurs poètes d'Europe déjà nous en assure. C'est une grande fête de l'esprit qui se prépare ainsi, mais elle sera infidèle si se perd par ignorance la tradition, à travers vingt-cinq siècles, de la célébration des noces de sang, qui fit de la culture d'Occident une source de rêverie pour tous, une autre fête..."* avait-il annoncé au début du livre.

Variations sur l'interdit majeur - Littérature et inceste en Occident

C'est donc avec un sujet difficile que Bertrand d'Astorg bouclera ce triptyque qui aura exploré les différentes formes de l'amour telles qu'elles peuvent être envisagées par un homme occidental. La publication du livre dans une collection de psychanalyse semblait tout indiquée pour un sujet comme l'inceste. C'est Jean-Bertrand Pontalis et Nikè d'Astorg la fille du poète, elle-même psychanalyste, qui en prépareront l'édition puisque l'auteur n'avait pu voir son livre paraître de son vivant.

Etre accueilli chez Gallimard dans une des collections de la *Nrf* l'aurait sûrement satisfait et lui aurait aussi rappelé qu'à la sortie de la guerre, en 1946, il y avait déjà

publié. En effet, Albert Camus qui dirigeait à l'époque la collection *Espoir*, avait retenu les *Quatre Élégies de printemps* de Bertrand d'Astorg en même temps que les *Feuillets d'Hypnos* de René Char.

Ce dernier opus est bien dans le prolongement des deux précédents. Il retrouve la liberté de forme du premier. Il est constitué de quatre variations, au sens musical du terme. Certaines relèvent de la critique littéraire, d'autres de la fiction. Le style de l'auteur est le même, tout aussi fluide, tout autant chargé de poésie et de stimulations de notre propre imaginaire. L'analyse psychanalytique n'interférera pas dans sa lecture. Celle-ci se poursuit avec les mêmes objectifs.

En ouverture de l'ouvrage, il aura prévenu de ses intentions : "*que le lecteur n'espère pas trouver ici d'explication à la réalité de l'inceste mais une tentative pour élucider comment l'inceste a été dans notre littérature (et celle de nos voisins) imaginé, c'est-à-dire mis en forme d'œuvre littéraire.*"

Dans *Les Noces orientales*, il s'était déjà demandé : "*Aurions-nous donc besoin d'une contrée lointaine, qui nous serait terre d'exil volontaire, pour qu'y trouve accueil ce qui est indicible et là-bas se transpose en figures du secret ?*" et il expliquait peu après que "*Diderot dissimule, dans l'utopie tahitienne, l'espoir d'une libération de l'amour, telle que serait levé l'interdit même de l'inceste...*". Diderot inspirera précisément la première variation.

Celle-ci qui couvre plus d'un tiers du livre va bien au-delà du thème envisagé. En prenant pour point de départ le *Supplément au voyage de Bougainville*, Bertrand d'Astorg nous fait aborder ces terres lointaines où au XVIII^e siècle, et même un peu avant, les Européens s'aventurèrent, animés par cette rêverie millénaire d'un ailleurs paradisiaque. L'Orient était trop chargé de civilisation pour permettre cette confrontation avec l'origine. Dans le Pacifique, sur les côtes de l'Amérique latine, la vie semble réglée par les lois de la nature. Le vieux Tahitien, qui interpellera Bougainville après que ses hommes ont débarqué sur l'île, résumera en quelques phrases l'enjeu de la confrontation : "*tu as répandu une morale de remords et d'effroi qui a obscurci les rapports amoureux où selon notre coutume, chacun se donne à qui lui plaît et lui donne les fruits de leur amour. Tu as inoculé la jalousie, la haine, l'idée de mal, le sentiment du péché*". A partir de là peut se mettre en route la réflexion de Diderot sur la levée des tabous et des interdits. Bertrand d'Astorg, la situe sur un plan personnel puis collectif. Le philosophe des Lumières a des comptes à régler avec sa propre vie amoureuse. Son adolescence a été difficile, son mariage un échec. Il se dit "fou à lier" de sa fille Angélique qui ne tardera pas à se marier. Mais cette littérature de l'inceste que l'on retrouve sous des formes diverses chez des auteurs comme Casanova, Sade ou encore Restif de La Bretonne, signifie plus que l'envie de célébrer la fin des interdits, elle est l'annonce de l'avènement d'un nouvel ordre.

Dans la variation qui suit, Bertrand d'Astorg continue son exploration avec Chateaubriand, Melville, Mary Shelley, Beckford, Emily Brontë, Henry James. "*À l'ombre de ces noms révéérés, les fleuves de l'ardente adelphie prennent leur source, se gonflent de cent affluents, venus de loin parfois, s'étalant depuis deux siècles en un flot continu presque envahissant*" note-t-il. Depuis les mythes d'Œdipe et d'Antigone, d'Isis et d'Osiris, l'inceste n'a cessé sa course cachée dans les venelles de l'inconscient. Pour Bertrand d'Astorg "*le rôle de l'artiste est de dévoiler, de délivrer*

la vérité dissimulée dans la vie, en soi-même". Il sait le prix que celui-ci aura à payer pour pareille ambition.

La troisième variation est consacrée à *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, que les Editions du Seuil avaient publié dès 1956 dans la traduction remarquable de Philippe Jaccottet. Bertrand d'Astorg a passé les dernières années de sa vie à annoter l'œuvre du grand écrivain autrichien. Dans une sorte d'identification à Musil, il s'est retrouvé dans une situation inconfortable qui empêchait la redite ou le plagiat. Alors, devant ce qu'il considérait être comme une évocation des plus abouties, il a finalement décidé d'extraire les pages du livre concernant Ulrich et sa relation avec sa sœur Agathe, pour dire la permanence de l'inceste "adelphique" au XXe siècle.

Dans la dernière variation, Bertrand d'Astorg reprend son écriture créatrice en imaginant deux lettres relatant un phénomène étrange observé sur les pentes de l'Etna à la fin du XVIIIe siècle. Dans la première lettre, un certain John Crafford écrit à l'envoyé extraordinaire de l'Angleterre à la cour de Naples au sujet de l'engrossement de sa fille par le volcan. Dans la deuxième, le Commissaire à la Sûreté de la République française, Jules Malicorne, rend compte à son ministre de la police, Fouché, des résultats de son enquête sur William Beckford, auteur de *Vathek*. On y apprend alors que les pouvoirs occultes attribués à l'Etna ont servi à dissimuler un inceste. Mais cette intrigue se double d'une approche de Beckford commencée dans *Les Noces orientales*. Elle répond à une question déjà soulevée par Bertrand d'Astorg : c'est bien en écrivant son œuvre en français que Beckford, citoyen anglais, a pu raconter ce qui était invouable dans la langue de son pays.

Ainsi se clôt le livre en laissant le lecteur y trouver sa propre porte de sortie. Bertrand d'Astorg a eu l'audace d'aborder un sujet que son milieu intellectuel était peu enclin à traiter, lui en refusant même l'édition. Les années qui se sont écoulées après la parution de ces *Variations* ont montré que bien des limites avaient été franchies depuis, mais sans la grâce et la délicatesse dont il s'était entouré. Reste à interpréter le sens de sa recherche. Dans le compte-rendu qu'il fera des *Variations* pour la *Nouvelle Revue Française*², Richard Blin écrira : "*L'inceste, dans sa terrible nudité, était peut-être pour lui — est en tout cas pour nous — un de ces mots capables de condenser un tel amour de la littérature, tant il déplace le désir, laisse ce goût d'inachevé propre aux songes qui se retirent. Tant il touche de près à la loi et à la limite — ces marges d'où l'écriture tire sa force muette et la matière de sa lumière rédemptrice*".

Amour de la littérature, c'est ce que nous retiendrons aussi, à la fois pour ce livre et pour les deux précédents. Il serait comme le sommet d'un triangle isocèle qui aurait à sa base d'un côté *la sensibilité d'un poète*, de l'autre *le legs de la culture occidentale*. Et c'est seulement dans cette configuration que la figure géométrique conserverait équilibre et harmonie. Les *Pierres Vives* de Bertrand d'Astorg pourraient en constituer le socle.

² *Le Modelé de l'imaginaire* (Pour saluer Bertrand d'Astorg), n° 453, octobre 1990.